

Le sentiment d'être préservés d'une histoire coloniale, et ainsi d'être dispensés du travail de mémoire qui en découle, a longtemps prédominé en Suisse. Peut-être faut-il l'attribuer à l'inexistence d'accès maritime ou à l'absence d'une politique coloniale officielle de l'État fédéral – au contraire de bon nombre de nos voisins. Quelle qu'en soit la raison, cette ingénuité, consciente ou non, face à cette problématique, a longtemps retardé tout questionnement sur notre lien avec ce pan de l'histoire qui se dévoile enfin.

À la suite de l'essor à l'échelle mondiale, ces dernières années, de différents mouvements contre le racisme, la question de l'histoire coloniale, et de son héritage aujourd'hui, est devenue le centre d'un intérêt grandissant pour la recherche ainsi que pour les institutions officielles¹. Une réflexion est menée sur la provenance et les modes d'acquisition d'objets de collection par de nombreuses institutions muséales, en Suisse comme dans le monde. Une prise de conscience se fait jour, conduisant dans de nombreux cas à la restitution de biens acquis ou confisqués dans un contexte lié au colonialisme. Cette intention des milieux scientifiques et politiques n'était certes pas complètement inexistante auparavant, mais le déplacement de la réflexion dans l'espace public a permis une conscientisation plus large, globale, du travail restant à faire.

Car cette page de l'histoire de l'Occident nous concerne directement. Il s'agit d'établir ou, du moins, de se rapprocher au plus près de la vérité historique, non seulement par souci de probité mais plus encore par devoir moral et de mémoire.

Certes, la Suisse n'a pas possédé d'empire colonial comme d'autres nations européennes. En revanche, nombre de ses citoyens ont participé, à titre privé, à l'expansion coloniale occidentale en s'engageant au profit de puissances étrangères ou par l'entremise de financements et d'apport de capitaux². De sorte qu'il est désormais acquis, et ce sans que la Suisse ait exercé de domination sur d'autres terres et d'autres peuples, qu'elle a participé à sa manière au partage des richesses de contrées assujetties. En effet, acceptant le fait qu'il puisse exister des impérialismes sans socle colonial, la Suisse a réussi à faire valoir sa « richesse relative » lui ayant octroyé la possibilité économique d'imposer à d'autres ses propres intérêts³.

Aussi faut-il accepter que s'il n'existe pas d'« archives coloniales »⁴ en Suisse, regroupées sous cette thématique comme c'est le cas dans d'autres pays, ceci ne signifie pas pour autant qu'il n'existe aucune trace de l'implication et du soutien étatiques dans l'entreprise coloniale de citoyens suisses. C'est donc également dans cette perspective que s'oriente actuellement le regard des chercheuses et des chercheurs. En réparant légitimement cette indifférence passée, la recherche scientifique tente d'apporter des réponses ainsi qu'un regard neuf sur la politique étatique et sa participation indirecte aux efforts privés d'expansionnisme et d'enrichissement.

Cette volonté émane également de démarches citoyennes. Nous le voyons ici à Fribourg comme ailleurs en Suisse. Un besoin de contextualisation de l'espace public, des noms de rues et de

¹ Matthieu Gillibert, « Le racisme et l'héritage du colonialisme dans la fabrique de l'histoire en Suisse », *La Suisse et ses héritages coloniaux, Tangram* 47, p. 29.

² David Thomas, Etamad Bouda, « Un impérialisme suisse ? », *Traverse, Revue d'histoire*, 5, 1998, p. 7-16.

³ René Girault, « Les impérialismes de la première moitié du XXe siècle », *Relations internationales*, 7, 1976, p. 196. Cité in David Thomas, Etamad Bouda, art. cit., p. 8 ; Fabio Rossinelli, « Comment l'État a participé à la colonisation », *La Suisse et ses héritages coloniaux, Tangram*, 47, p. 26-27.

⁴ Fabio Rossinelli, « Pas d'archives coloniales en Suisse, mais une histoire étatique qui reste à raconter », *arbedo*, 1, 2024.

places comme de statues, se fait entendre pour mieux comprendre et appréhender une histoire qui nous hante et nous questionne.

Dans le cas particulier de la ville de Fribourg, les traces d'une histoire coloniale sont à chercher tant dans l'aventure migratrice de colons, en particulier vers l'Amérique du Sud, que dans le mercenariat. Si l'on commence aujourd'hui à lever le voile sur ce passé et à éclairer l'envers d'un récit glorieux et illustre, égratignant l'image d'Épinal d'un souvenir fantasmé et nuancé le tableau de la bravoure militaire, un profond travail de mémoire et de recherche reste à faire. De même, l'histoire coloniale du missionariat religieux, trouvant sa source dans de nombreuses congrégations présentes à Fribourg, reste également encore à écrire. Il ne s'agit que des prémices d'un long travail qui doit être accompli. Nous sommes désormais conscients de cette nécessité comme de la difficulté qui se dresse devant nous. C'est dans cette optique que l'installation de Cilgia Rageth trouve sa raison d'être : celle d'insérer cette problématique dans l'espace public et d'y initier un débat nécessaire, à travers le puissant médium qu'est l'art.